

À La Licorne

Jean-Pierre Ronfard

Numéro 35, printemps 2004

Jean-Pierre Ronfard : l'expérience du théâtre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041562ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041562ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ronfard, J.-P. (2004). À La Licorne. *L'Annuaire théâtral*, (35), 139–150.
<https://doi.org/10.7202/041562ar>

Jean-Pierre Ronfard

À La Licorne

Il y a des projets qui n'aboutissent pas et pourtant, après coup, des fragments d'écriture (fragments qu'on retrouve par hasard en tripatouillant des disquettes d'ordinateurs) peuvent avoir encore quelque intérêt. Ils n'ont pas trouvé leur place dans une structure ample, la s[tr]ucture d'une pièce de théâtre, mais étrangement, dans leur solitude, ils disent assez bien de quoi la pièce en question aurait voulu parler. En voici un petit exemple.

Il s'agissait de faire un spectacle de restaurant. Un restaurant un peu particulier: La Licorne. J'aime les gens qui gèrent La Licorne. Ce sont des gens de théâtre et ils ont réalisé ou aidé à réaliser, dans leur restaurant-théâ[t]re, des spectacles qui comptent parmi les plus beaux du théâtre québécois depuis une quinzaine d'années. Je me suis dit qu'il faudrait écrire des choses qui fassent saliver le public, qu'après avoir vu le spectacle les gens aient faim, qu'on juge de la réussite de la pièce non selon ses vertus dramatiques mais en fonction de son efficacité gastronomique. Si les spectateurs mangeaient beaucoup et bien, la pièce était bonne. De plus j'avais envie de mélanger dans un même texte trois thèmes qui me semblent, globalement, à considérer la destinée des humains sur notre planète, assez proches les uns des autres: Le théâtre, la cuisine et l'amour.

Voilà donc un fragment d'une pièce qui n'a jamais été écrite.

(La scène se passe dans un restaurant. Édouard est seul à une table. Il a fini de manger. La table est encore encombrée. Apparemment il a bien mangé et il a bu copieusement. Il sirotte un alcool, les yeux dans le vague. Il est déjà passablement éméché et pas prêt de s'arrêter. Il regarde de temps en temps par la grande baie vitrée qui donne sur la rue. Dehors, il neige.

Entre Juliette, venant d'une autre salle du restaurant.

Elle s'approche d'Édouard.)

JULIETTE : Bonsoir, Édouard.

ÉDOUARD : Juliette! Tu étais là!

JULIETTE : Je soupe avec Bernard dans l'autre pièce. Je t'ai vu dans le miroir en entrant.

Tu es tout seul?

Tu n'attends personne?

Veux-tu venir t'asseoir avec nous?

Tu me parais bien songeur (Il lui fait signe de s'asseoir)

Alors, une minute seulement. (Elle s'assoit.)

Dis moi donc ça, Édouard, à quoi pensais-tu?

À quoi tu penses, là, maintenant?

Non, non, ne souris pas, je t'en prie.

Ne fais pas semblant d'être heureux.

Je connais ton visage, tes yeux.

Même si tu réussis à tricher en faisant bon visage

– Je sais, je sais, tu est très fort là dessus –

Il y a tes mains,

Tu oublies toujours tes mains,

Je connais très bien tes mains, (il met ses mains sur ses genoux)

Laisse tes mains sur la table.

Dis moi.

Qu'est-ce qui ne va pas, Édouard?

À quoi penses-tu?

ÉDOUARD : À l'amour.

JULIETTE : Ah!

Édouard pense à l'amour.

Est-ce que ce serait parce que tu ne le fais pas?

ÉDOUARD : On fait mmal [*sic*] l'amour.

JULIETTE : Qui ça, « on »?

Les hommes? Les femmes?

Le monde?

Toi, Édouard Leprince?

ÉDOUARD : Nous faisons tous l'amour très mal...

JULIETTE : Bon. Vas-y. Je m'installe. Je t'écoute.

ÉDOUARD : On devrait s'appliquer à réussir l'amour comme un pâté de lièvre aux truffes ou une gourmelade de harengs marinés

Ça demande de l'application.

C'est ça ...un peu d'application.

Pas la recette tirée d'un livre de cuisine,

Ce n'est pas de cela que je veux parler.

Tu vois... pour réussir un plat... Disons une côte de bœuf sur le gril... oui, une côte de bœuf... Une côte de bœuf sur le gril, en plein air, c'est somptueux. Encore faut-il la réussir.

Ça demande d'être attentif à la couleur et à la texture des chairs, à leur âge, à leur degré de mollesse et de turgescence, à leur chaleur interne. Saisir le moment où l'enveloppe se craquèle, où les sucs se déversent...

Et c'est chaque fois différent, inattendu. Cela dépend de tant de choses. C'est selon...

JULIETTE : Selon quoi?

ÉDOUARD : La vigueur et l'éloignement du foyer, l'étalement des braises –

Il n'y a pas de règles absolues –

La nature du bois qui chauffe : tilleul, épinette, bouleau, chene [*sic*]...

L'angle d'exposition à la chaleur,

Le vent,

Peut-être l'heure du jour,

Ou seulement la lumière...

Qui sait même – pourquoi pas? – les phases de la lune,

L'humeur ambiante, les sentiments qui sont dans l'air,

La proximité d'un départ,

L'urgence,

Les images, les couleurs, les bruits de la maison... (il se perd)

Je n'ai jamais su bien faire l'amour.

Je soupçonne que je me laissais divertir, détourner,

C'est ça, je me détachais,

Ou plutôt [*sic*], je ne m'attachais pas complètement,

Pas très, très intimement.

Je ne prêtais pas attention à la minutie des choses.

(Pendant un long temps il se perd. Il boit un coup.)

C'est comme l'omelette aux champignons.

Ne ris pas. Je ne dis pas cela pour être [sic] drôle.
 C'est simple l'omelette aux champignons...
 Il y a d'abord les champignons,
 Les chanterelles par exemple qu'on ramasse à la fin de juillet sous les sapins,
 Leur chair qui résiste un peu sous le couteau,
 Leur couleur d'ambre en dégradé, lorsqu'on les voit fendues en deux,
 Leur odeur poivrée...
 Tu fais fondre le beurre dans la poêle
 Mais en évitant qu'il noircisse,
 Tu y jettes les chanterelles bien sèches.
 Il faut que ça grésille, que ça crépite,
 Qu'il te saute à la face de petites flèches [sic] brûlantes quant tu t'approches pour renifler
 la bouffée de parfums qui te remplit les narines.
 Ça sent la terre, les épines de pin, la pourriture des feuilles et des mousses, le sommeil
 tardif, la sueur, la salive et le sperme tout ensemble, c'est délicieux,
 Mais ne t'y attarde pas.
 Éloigne la poêle de la flamme – il ne faut pas que les champignons racornissent,
 Laisse-les cuire à feu doux pendant vingt minutes, ou même un peu plus, pour qu'ils
 s'amollissent et rendent tout leur jus,
 Mais pas trop, attention qu'ils ne deviennent pas du caoutchouc.
 Pendant ce temps tu as brassé les œufs.
 Pas de problème, bien sûr, mais là encore, prendre soin que le glair[e] et le jaune se marient
 bien,
 Rajouter un peu d'eau pour alléger
 Battre vigoureusement jusqu'à émulsion
 Sans pour autant en faire de la mousse.
 Tout est prêt. Le mélange peut se faire.
 Remets la poêle en plein feu,
 Jette-s-y [sic] de l'ail coupé en tout petits morceaux,
 Quand le grésillement reprend,
 Tu peux verser d'un coup l'omelette
 Attendre qu'elle prenne consistance par le fond
 Puis crever avec la fourchette l'écorce qui se refait sans cesse à mesure que le jus frais
 s'introduit dans les crevasses et prend contact avec la poêle surchauffée.

Toute la matière est maintenant suffisamment [*sic*] cuite,
 Laisser dorer la croûte un moment,
 Puis la replier sur elle-même avec une palette comme un portefeuille,
 Saupoudrer de persil haché menu,
 Faire glisser l'omelette dans le plat,
 Croustillante dans son enveloppe, rutilante, un peu raide,
 Mais laissant échapper par sa fente une bave onctueuse.
 C'est un chef[-]d'œuvre.

JULIETTE : Et tu ne sais pas faire l'amour?

ÉDOUARD : Une fois, je pense, j'y suis parvenu.

JULIETTE : Comment ça?

ÉDOUARD : Tu veux me faire raconter mes histoires... comme d'habitude...

JULIETTE : Raconte.

ÉDOUARD : C'était avec Irina. J'ai été longtemps amoureux d'Irina, tu sais.

JULIETTE : Non, celle-là, je ne la connais pas.

ÉDOUARD : Il ne s'agit pas d'elle.

Au fond... non, il ne s'agit pas d'elle mais de ce qui s'est passé avec elle,

Entre elle et moi,

Nous, si tu veux.

Ça peut être très simple

Ou très, très complexe...

JULIETTE : Bon, tourne pas autour du pot. Conte moi ça.

ÉDOUARD : Ça faisait déjà six mois que je connaissais Irina. On avait couché ensemble plusieurs fois. À chaque fois c'était très bien, très agréable.

Je ne pense pas que ça lui déplaisait

Mais, moi, j'étais amoureux d'elle.

– Qu'est-ce que ça veut dire : être amoureux? –

Disons que je ressentais son absence,

C'est peut-être ça, l'amour, la présence d'un manque.

JULIETTE : Sacrifice! Arrête donc de philosopher. Raconte!

ÉDOUARD : C'était le jour de la fête d'Irina,

Le 29 février,

J'avais écrit sur mon agenda : fête d'Irina.

Irina fête son anniversaire tous les quatre ans, aux années bis[s]extiles,
Elle vieillit moins vite...

JULIETTE : Heye, tu continues?

ÉDOUARD : Oui. Donc, je voulais lui faire un cadeau.

Je suis arrivé chez elle à trois heures de l'après-midi,

Il faisait un temps superbe. La neige. Le bon petit froid qui fouette. La lumière d'hiver.

Je ne lui avais pas téléphoné comme je faisais d'habitude avant de passer chez elle.

Je pensais d'ailleurs qu'elle ne serait pas seule –

Il y avait toujours une masse de gens qui entraient et sortaient de son appartement.

Je voulais seulement lui apporter mon cadeau,

Un livre de photographies de mon ami Norbert sur les champignons de l'Amérique du nord. Oui, je sais, chacun ses obsessions.

De très belles photos.

Tu connais Norbert...

JULIETTE : Édouard!

ÉDOUARD : Bref, elle était là toute seule,

Dans la belle lumière de l'après-midi.

L'appartement était silencieux,

Sauf le frigidaire qui ronronnait et quand il s'arrêtait c'était le calme absolu.

Elle a reçu mon cadeau.

Elle a dit que ça lui faisait plaisir.

Je me suis senti gêné,

On a bavardé un peu,

Debout,

L'un en face de l'autre.

Et puis elle m'a laissé parler tout seul,

Elle me regardait, les yeux dans la vague, comme si elle ne m'écoutait pas,

Une sorte de tension grandissait entre nous :

Elle qui me regardait sans rien dire et moi qui parlais en pensant de moins en moins à ce que je disais.

Je suis arrivé au bout de mon rouleau.

Nous avons pris, tous les deux ensemble, une énorme respiration...

Et, tout d'un coup, nous avons éclaté de rire, ensemble, tous les deux.

On ne savait pas pourquoi.

Alors on s'est embrassés.

Embrassés, je veux dire pris dans les bras.

Elle est un peu plus petite que moi,

Il y avait sa nuque, là, au bas de ma joue, contre mon menton.

La nuque d'Irina est une merveille.

Je l'ai entendu[e] dire : Ça te tente-tu de faire l'amour.

La maison était claire, calme, immobile, silencieuse.

J'ai dit : oui, j'ai envie.

Elle s'est mise à courir dans l'appartement pendant que je gagnais la chambre.

Je l'ai entendu[e] fermer la porte arrière, décrocher le téléphone, baisser le rideau de la fenêtre du couloir, faire couler de l'eau du bain, remuer des casseroles dans la cuisine,

La tornade!

Quand elle est arrivée dans la chambre, elle était à bout de souffle,

Moi, j'étais déjà au lit, tout nu.

Elle a dit : Tu es déjà tout nu.

Elle s'est d[é]shabillée en trois secondes.

Elle a sauté sur le lit.

Elle a fait revoler le duvet autour d'elle pour le refermer sur nous deux comme dans une tente.

On est restés [*sic*] un bon bout de temps sans rien dire, sans rien faire,

Collés,

Seulement ça, collés,

Le temps que la chaleur passe de la peau à la peau, que les corps s'emboitent [*sic*] tranquillement, sans effort, que les respirations se calment et s'accordent... un peu comme dans le sommeil.

JULIETTE : Dis donc, Édouard, tu radotes ou quoi?

Tu me récites un passage de roman Harlequin.

ÉDOUARD : Ah! Tu penses?

Eh oui, c'est peut-être vrai.

Ce qu'on vit intimement, on croit toujours,

Parce que c'est intime,

Que c'est original,

Et finalement, c'est ce qu'il y a de plus banal, de plus commun...

Tout le monde pourrait conter des histoires de même,

Il n'y a pas de secrets.

Le sexe est toujours... banal... et unique

JULIETTE : Pis?

ÉDOUARD : Tu m'as coupé le sifflet. Je crois que je ferais mieux...

J'essayais seulement de te dire...

JULIETTE : Et arrête de boire, tu ne finiras jamais ton histoire.

ÉDOUARD : En tous cas, ce que je sais c'est que ce jour[-]là...

J'ai fait l'amour comme un dieu...

Un dieu! Bon, laissons les dieux tranquilles, ils ne nous aiment pas.

Tu sais... la solitude du plaisir,

Toute cette mécanique incommunicable qui se met en branle,

La précision, au quart de pouce, au quart de seconde, des cheminements de la jouissance, de ses reprises, de ses repos, avec ses soubresauts imprévus,

Tout ça,

J'ai eu le sentiment ce jour-là que je passais à travers,

Que j'étais de l'autre côté...

Avec elle,

Que mon sexe s'était perdu en elle,

Qu'il n'existait plus comme organe privilégié du plaisir,

Que tous mes membres et aussi... bien d'autres choses... du côté des poumons, du sang, de la tension de toutes mes chairs, au fond, tout ce que je suis, entraient sans retenue en elle, dans une débauche d'énergie partagée...

Ça m'a bouleversé.

Et maintenant, je te parle,

Je suis incapable de dire,

Je cherche seulement à me rappeler avec le plus d'attention possible

Minutieusement,

Tout ce qui composait cette fête d'amour,

Ce festin,

Ce jour[-]là

Avec Irina.

Et pourquoi ce jour[-] là seulement?
Je ne comprends pas.
Le lendemain à la même heure,
Bêtement,
Dans les mêmes conditions de température et de pression,
Je suis revenu voir Irina,
J'avais envie...
Les mêmes ingrédients,
La même recette
Tout pareil, même mieux,
En tous cas plus facile,
Mais ce n'était plus la même chose,
Comme si je ne voulais pas faire l'amour pour de vrai avec elle ce jour-là,
Mais recréer l'amour de la veille.
J'étais « diverti »,
Je ne m'en rendais pas compte,
J'aurais dû le sentir...
L'amour tue le désir et le désir tue l'amour...
Quelle histoire compliquée!
L'amour devrait-il être...
Aussi méchant, destructeur, borné, stupide,
Aussi plat que l'addiction des drogués? C'est ça?
Je refuse...
Et pourtant...
Malgré tout, je refuse
Enfin... je veux dire...
Non...
Pour aller au bout de l'affaire, au fond...
J'accepterais...
L'absence de plaisir,
La sujétion.
Ne pas pouvoir s'en passer,
Le vide où tu plonges.

Cette insignifiance,
 La mort immédiate.
 Et c'est tout ce que tu veux, ce que tu ne peux pas t'empêcher de vouloir,
 Vouloir sans désir,
 Le soulagement de ne plus désirer
 La chute quotidienne, la banalité, la honte.
 Tout le monde a connu ça dans sa vie, non?
 Au moins une fois, non?
 En définitive, ça renforce,
 Ça vous met sur le plancher des vaches,
 La terre, les virus, les cataclysmes, les marées folles, la chute des feuilles – à chaque fois des milliards de tragédies, non? – l'explosion du printemps,
 Stupide, le printemps,
 Pourtant quand il pète partout, au moment donné,
 C'est une splendeur... (un long temps pour chercher ses mots)
 Comme quand on fait griller un mouton à la broche,
 La chair tourne et tourne idiotement,
 Pendant les deux trois premières heures, elle semble indifférente, apathique,
 Elle se laisse faire,
 Et d'un seul coup, elle vient!
 La croûte craque, le jus coule par petites fontaines,
 La braise aspergée se met à sentir la bergerie,
 Les odeurs de thym, de laurier, d'ail et de menthe se mélangent à celle des bouts de peau carbonisée,
 Les convives se rapprochent pour reniffler [*sic*] la bête,
 Les bouteilles se débouchent sous la tonnelle
 Tandis que tante Ursule étend sur la table du jardin une nappe blanche comme un drap de mariage...
 (il est complètement dans son imagination.)
 Irina, tu te souviens?
 Non, tu ne te souviens peut-être pas,
 C'est pas grave,
 On ne peut pas demander aux souvenirs d'être également partagés,

Mais si moi, ce jour-là,
 Je veux dire le lendemain,
 À trois heures de l'après-midi,
 J'ai plus que jamais désiré...
 Ta peau, ton odeur,
 Tes bras qui ne voulaient pas se donner l'air de me serrer trop fort,
 Tes fesses de pulpe et de soleil comme un abricot,
 Ton sexe que je lèche[sic] à pleine langue ou du bout de la pointe, alternativement,
 Et même ça me chatouillait les trous de nez au point que j'ai éternué deux fois,
 Si moi, ce jour-là,
 J'avais envie de ton corps à la folie, au délire, jusqu'à l'oubli de tout,
 Peut-être que toi, de ton côté, à côté de moi,
 Tu commençais à trouver des redites
 Et tu regardais de temps en temps le cadran qui te rappelait qu'à quatre heures trente tu
 avais rendez-vous chez le dentiste et que c'est *just too bad* mais il faudrait arriver assez vite
 à la conclusion
 Et peut-être aussi que tu savais dès le départ,
 Avec beaucoup de cruauté pour nous deux
 Que ce jour-là à la différence de la veille,
 Ce n'était ni le bon jour, ni la bonne heure, ni la lumière correcte, ni la chaleur, ni le vent,
 ni les bruits... tout ce qui, la veille, était si parfait,
 Mais tu ne me méprisais pas assez pour faire ah! ah! par complaisance,
 Simplement un soupçon de sourire ironique sous tes yeux et ta bouche fermés
 Et ton corps qui finalement s'était retourné savamment, qui trépig'nait un peu, comme
 pour dire : Finis vite, viens-t'en expresso, ça va faire!
 Et en même temps que je jouissais, je t'aimais davantage de ne pas faire semblant de jouir
 en même temps que moi...
 JULIETTE : Édouard, qu'est-ce qui t'arrive?
 ÉDOUARD : Excuse[-]moi, je déparle. C'est un peu indécent.
 JULIETTE : Qu'est-ce qu'elle est devenue, Irina? Tu ne la vois plus?
 ÉDOUARD : Non.
 JULIETTE : Pourquoi?
 ÉDOUARD : Il y a toujours beaucoup de raisons qui font que les gens ne se voient plus.
 JULIETTE : Tu sais ce que tu es, Édouard?

ÉDOUARD : J'ai comme l'impression que tu vas me le dire.

JULIETTE : Tu es un vieux macho sentimental.

ÉDOUARD : C'est possible.

JULIETTE : Je t'aime bien quand même.

ÉDOUARD : Ça suffit, ne fais pas attendre Bernard. Passe une bonne soirée. Je te signale qu'ils ont aujourd'hui des Babas au rhum qui fondent dans la bouche. Prenez[-]en. Vous ne serez pas déçus.

JULIETTE : Ciao! (elle sort)

ÉDOUARD : Pourquoi c'est toujours à elle que je raconte mes histoires de cul? (il se verse un verre d'alcool)